Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

7 | 2008

Varia

Perspectives micro et macro sur l'économie antique : à propos de deux publications récentes sur Polanyi, Weber et Finley

Hinnerk Bruhns

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2536>

DOI : 10.4000/anabases.2536

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 223-229

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Hinnerk Bruhns, « Perspectives micro et macro sur l'économie antique : à propos de deux publications récentes sur Polanyi, Weber et Finley », *Anabases* [En ligne], 7 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2536> ; DOI : 10.4000/anabases.2536

Perspectives micro et macro sur l'économie antique : à propos de deux publications récentes sur Polanyi, Weber et Finley

HINNERK BRUHNS

AUJOURD'HUI, LA RÉFLEXION SUR LA NATURE DE L'ÉCONOMIE des époques pré-modernes est alimentée, d'un côté, par l'enrichissement de la documentation historique et archéologique, de l'autre, par la relecture critique de certains textes « fondateurs » du XX^e siècle. Des deux ouvrages traités dans la note critique qui suit, le premier réunit les deux perspectives, sans toutefois viser un équilibre, le second se place résolument dans la seconde et tente d'atteindre, à partir du débat sur l'économie antique, une vision macro-historique sur la singularité de la démocratie athénienne.

Autour de Polanyi. Vocabulaires, théories et modalités des échanges. Nanterre, 12-14 juin 2004. Textes réunis par Ph. CLANCIER, F. JOANNÈS, P. ROUILLARD et A. TENU (Colloques de la Maison René-Ginouès, sous la direction de Pierre Rouillard, vol. I), Paris, De Boccard, 2005, XI, 290 p.

Ce livre réunit vingt contributions, réparties en deux parties et cinq sections (I. Les débats : *modernité, relecture* ; II. De l'Orient ancien aux Aztèques : *Orient ancien, monde Grec, Amériques*), suivies d'une riche conclusion de Natalie Zemon Davis. À un moment où la publication d'Actes de Colloque est décriée, il faut saluer cette entreprise qui va à contre-courant, permettant au lecteur de découvrir, comme s'il avait assisté au Colloque, la diversité des points de vue sur l'apport de Polanyi à la connaissance des économies des sociétés anciennes, précapitalistes, et la pertinence, ou non, des catégories centrales de redistribution, réciprocité et échange. Certes, le lecteur aurait souhaité trouver également un écho des débats qui ont eu lieu lors du Colloque, que l'on imagine vifs, mais, mise à part la juxtaposition brute de certaines positions divergentes, voire opposées, seule la conclusion en donne quelques reflets.

Le parcours de Polanyi et l'apparition des concepts-clefs sont traités par Karl Polanyi Levitt et Anne Chapman dans des chapitres introductifs fort utiles. Contrairement aux lectures habituelles, Karl Polanyi met au centre de l'œuvre de son père la notion d'économie *désencastrée*. Anne Chapman, par contre, part des notions de « *embedded economy* », « *substantive meaning of economy* », en s'opposant à la vision des « *formal economists* ». Jérôme Maucourant (« Le troc

et la monnaie dans la pensée de Polanyi ») s'interroge sur les fondements de l'économie ¹. En affirmant qu'il n'y a pas de « nature » de l'homme le vouant au troc, Polanyi avait invalidé le postulat de la vieille économie politique anglaise. Prenant appui sur la démonstration de Polanyi, Maucourant dénonce la théorie actuelle de la « monnaie souveraine » comme une tendance excessive à essentialiser le fait monétaire et à produire un mythe symétrique à la fable du troc. Le thème de la société et de l'économie sans marché, thème central du livre, est introduit par J. Renger. Ce qui apparaissait à Polanyi comme l'évolution d'une société caractérisée par des « reciprocal economic structures » vers une société à caractère redistributif, est pour Renger, sur la base de nouvelles sources, mais aussi d'une relecture de la documentation utilisée par Polanyi, un système dans lequel les deux formes d'économie coexistaient et interagissaient.

La deuxième section (« Relecture ») s'ouvre par une « Critique de la trilogie réciprocité, redistribution, échange » dans laquelle Alain Testart prend le contre-pied des positions défendues depuis longtemps par Renger et d'autres partisans de Polanyi. Très rares seraient, dans l'histoire, les cas connus de systèmes de redistributions (comme l'évergétisme étudié par Paul Veyne). Les royautés archaïques ne seraient pas caractérisées par la redistribution, ni au sens de l'économie politique, ni au sens des Polanyiens, c'est-à-dire à partir d'un centre, dans les principaux secteurs de l'économie. Et ce concept, trop marqué au goût de Testart par l'idée de don et contre-don, néglige selon lui toute la dimension de l'extorsion dans les relations « économiques ». Si Polanyi est fréquemment lu comme un critique de la société de marché, Jean-Michel Servet apporte un point de vue d'économiste et s'emploie à montrer que cette lecture mène en erreur et, qu'au contraire, il faut dépasser l'opposition habituelle entre don et marché. La notion même de marché prendrait un sens différent si l'on s'appuyait sur l'opposition des logiques de place de marché et de lien de clientèle. L'économie de marché telle qu'elle est présentée dans nombre d'interprétations de la pensée de Polanyi n'existe pas, et quant à la soi-disant extension de la « sphère marchande », nous sommes victimes d'une illusion d'optique, puisqu'en fait nous assistons à un déplacement de la limite morale des échanges. La mise en cause de la doctrine de l'altérité fondamentale de l'économie antique est poursuivie par Alain Bresson qui critique de façon substantielle les concepts d'économie encadrée et d'économie substantive *vs* formelle (ainsi que leur application schématique aux sociétés anciennes), et la séparation artificielle des logiques institutionnelle et économique. Car la société capitaliste relève de la même logique d'analyse que les sociétés pré-capitalistes. La démonstration de Bresson est bien argumentée, mais elle aurait été encore plus convaincante si l'auteur n'avait pas mis Max Weber avec Polanyi dans le même sac du primitivisme. Faut-il rappeler les pages de Weber sur le capitalisme antique ? La critique méthodologique du concept polanyien d'économie substantive aurait pu s'appuyer avantageusement sur la distinction fondamentale, établie par Weber, entre *Haushalten* (l'utilisation et l'acquisition continues [par la production et l'échange] de biens pour assurer (a) son approvisionnement ou (b) l'obtention d'autres biens qui seront utilisés pour son propre usage) et *Erwerben* (un comportement guidé par les chances de gain, c'est-à-dire les chances d'acquérir [une fois ou de façon régulière] de nouveaux droits pour disposer de biens ; *Économie et société*, chap. II, §10 et §11). Car, pour Weber, la même logique d'analyse s'applique aux sociétés anciennes et modernes, et il s'agit de déterminer, dans chaque système économique particulier,

¹ Voir également le beau livre de J. MAUCOURANT, *Avez-vous lu Polanyi ?*, Paris, La Dispute/SNÉDIT, 2005.

les éléments qui relèvent de l'économie substantive ou formelle (pour parler comme Polanyi), ou des deux types différents d'activité économique que sont *Haushalten* et *Erwerben*.

La section « Orient ancien » est composée de six contributions. Bertrand Lafont s'interroge sur la persistance de l'opposition, apparemment irréductible en assyriologie, entre Polanyiens et Anti-Polanyiens qui, tous deux, travaillent à partir des mêmes sources. L'auteur voit l'explication dans la nature souvent ambiguë des informations fournies par la documentation, ainsi que dans des approches marquées par des présupposés idéologiques ou méthodologiques. Le problème serait donc au fond, pourrait-on ajouter, que l'on ne fait pas toujours le meilleur usage de Polanyi. Cécile Michel reprend les thèses de Polanyi concernant la nature du commerce des Assyriens sur la base d'une documentation et d'études largement renouvelées, mettant l'accent sur le caractère privé et familial de l'organisation du commerce. Un correctif différent est apporté par Marcello Rede qui montre la nécessité d'intégrer des éléments du contexte politique dans l'analyse économique. Le binôme central/local s'avère ainsi plus pertinent que celui de public/privé pour l'analyse du cas de Larsa. De même, le concept de « commerce administré » se comprend mieux à partir de la situation politique, en l'occurrence la domination babylonienne, qui imprimait à certains segments du commerce de Larsa un caractère d'exploitation politique.

Plusieurs contributions étudient en détail la possibilité d'utiliser des concepts polanyiens pour la compréhension des situations et pratiques économiques reflétées par des dossiers de sources spécifiques. Catherine Sauvage tente d'appliquer (avec prudence) l'opposition polanyienne entre *facteur* et *mercator* aux commerçants d'Ougarit (attributions royales combinées avec des activités « privées » parallèles) et à ceux d'Égypte, où il n'y avait pas de commerçants à proprement parler (commerce international entre les mains de grands fonctionnaires et de personnes proches du pouvoir royal). Le concept d'économie d'*oikos* est abordé par Michael Jursa à propos des « temple households » à Babylone. Ce concept semble inapproprié pour différentes raisons : le temple dépend de travailleurs loués à l'extérieur ; on observe une monétarisation croissante, y compris pour les salaires ; la demande d'argent croissante entraîne une concentration sur des cultures de rapport (*cash crops*), destinées au marché et, dans sa suite, un certain degré de spécialisation économique.

Partant, à l'instar de Catherine Sauvage, de la typologie polanyienne *facteur / mercator*, Laetitia Graslin-Thomé et Christel Vivel proposent d'utiliser la typologie beaucoup plus différenciée des activités de l'entrepreneur, élaborée, dans le sillage de Schumpeter et de la tradition autrichienne, par Lachmann : activités de marchand, de direction, de gestion du capital, fonction entrepreneuriale, etc., et de poser aux sources historiques les questions du risque, de l'innovation, et ainsi de suite. Regarder l'économie de l'Orient ancien avec les yeux de l'école autrichienne de l'économie est certes stimulant, mais l'analyse fine des types d'activités du commerçant antique (ou la « dé-composition » de l'activité de l'entrepreneur en ses multiples facettes) et sa mise en parallèle virtuelle avec les commerçants du XX^e siècle reste insatisfaisante tant que les facettes ainsi isolées ne sont pas considérées comme appartenant à (ou étant déterminées par) un système économique dont la connaissance serait l'objectif principal.

On passe ensuite au monde grec, d'abord avec une étude de Catherine Perlès sur les échanges dans le Néolithique, puis avec une contribution d'Evelyn Scheid-Tissinier sur « Le Monde d'Ulysse » de Moses I. Finley qui avait lui-même rappelé ses dettes envers Polanyi. L'accent est mis sur le comportement des aristocrates engagés dans des pratiques de don et de contre-don, mais qui, à l'occasion, passaient à des activités « commerciales » (vente de prisonniers de guerre, etc.). Avec Nicola Parise, on revient à un plaidoyer « pro Polanyi » dont l'approche

« substantive » permettrait de mieux rendre compte de l'autonomie des deux modes de circulation (métal / monnaie). Sans parler de Polanyi, Raymond Descat aborde une question centrale dans la problématique générale de Polanyi. La naissance du marché en Grèce, un marché régulé et régulateur, contrôlé par la Cité, représente une évolution liée à la suppression de la servitude pour dettes, d'une part, à la transformation du statut des esclaves « importés » de l'extérieur et considérés comme des « biens », de l'autre. La question du marché revient dans la relecture d'Aristote par Christophe Pébarthe : Aristote ne découvre pas l'économie (comme l'avait affirmé le titre d'un fameux article de Polanyi) : il combat le marché.

Après ce parcours à travers l'Orient ancien et la Grèce, deux études sur l'économie des Maya (Pierre Becquelin) et des Aztèques (Anne Chapman) s'appuient à la fois sur des données archéologiques et des sources espagnoles du temps de la conquête. Système de redistribution sans marché, contrôlé par les prêtres, d'un côté, système de redistribution avec un puissant marché, contrôlé par le palais, de l'autre côté : l'utilisation des concepts polanyiens à des fins heuristiques aboutit ici, comme dans d'autres études rassemblées dans ce livre, à un résultat ambigu. Que l'on puisse identifier « réciprocité, redistribution, échange sans véritable économie de marché, et présence du troc » et donc « coexistence de différents mécanismes dans un même système » (p. 266) n'est pas une véritable surprise. La question est de savoir comment on peut passer, malgré les lacunes de nos documentations, d'une description d'éléments partiels ou de « différents mécanismes » à une compréhension des *systèmes économiques* précapitalistes. *Système économique* pris dans le sens que lui avait donné l'inventeur de ce concept, Werner Sombart (*Le capitalisme moderne*, 1902).

Mohammad NAFISSI, *Ancient Athens & Modern Ideology. Value, Theory & Evidence in Historical Sciences : Max Weber, Karl Polanyi & Moses Finley* (Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplement 80.), xii + 325 p., Londres, Institute of Classical Studies, School of Advanced Study, University of London, 2005, ISBN : 0-900587-91-1, £50.

Un titre prometteur et suggestif : avec une étude sur Weber, Polanyi et Finley, l'on comprend que l'auteur se propose de revisiter les grands débats du ^{xx}e siècle sur l'économie antique et qu'il se placera au niveau de la théorie et de la conceptualisation. Un livre bien fait : une structure limpide, un index utile, une thèse clairement énoncée et défendue, une démarche bien expliquée. Et pourtant, pour dire les choses d'emblée : un livre qui ne convainc pas, aussi stimulant soit-il en certains endroits, un livre qui irrite même.

Le point de départ est original, car c'est avec les yeux d'un descendant des vaincus de la bataille de Marathon que l'auteur, originaire d'Iran, s'est mis à étudier la Grèce antique et à s'intéresser au « paradoxe de Marx ». C'est-à-dire à la question de savoir comment une civilisation basée sur une économie esclavagiste, « primitive », a pu atteindre les sommets de la culture, comment la démocratie athénienne a pu vaincre la Perse, et quelles étaient, finalement, les chances d'existence d'une démocratie sans capitalisme. Considérant la démocratie directe des Athéniens comme un défi (il parle même de « menace » : *threat*, p. 2) à la fois pour la monarchie patrimoniale des Perses et pour la démocratie des Anglo-Saxons, l'entrée en la matière lui était tout naturellement l'œuvre de Moses I. Finley. Mais comment lire Finley sans revenir à Max Weber ? Et comment revenir de Weber à Finley sans passer par Karl Polanyi ? La trame du livre se dessinait ainsi tout naturellement.

Seulement, en choisissant comme axe central de l'analyse et de la comparaison des trois auteurs la querelle entre primitivistes et modernistes, et en limitant ses points de vue à l'alternative « pour/contre/médiation », Nafissi ne semble pas avoir été conscient du risque qu'il prenait. Traiter de la lecture contestable (tout au moins en partie) que Finley a faite de Weber, sans prendre connaissance des travaux existants sur la question (et même en anglais !), a pour conséquence que Nafissi enfonce des portes ouvertes. Traiter de l'économie antique dans l'œuvre de Weber, et notamment dans la perspective du conflit entre modernistes et primitivistes, sans connaître les nombreux travaux italiens, allemands et français, publiés sur ce sujet au cours des vingt dernières années, ne peut qu'irriter le lecteur averti et mettre sur de fausses pistes les lecteurs non spécialistes, en premier lieu les étudiants, mais aussi les lecteurs venant d'autres champs des sciences sociales ². Ignorer superbement les travaux publiés en d'autres langues que l'anglais devient, certes, une habitude de plus en plus répandue, mais cela ne lui confère pas pour autant une once de légitimité ³.

C'est dommage et regrettable, car parmi ces trois cents pages, nombreuses sont celles qui valent la peine d'être lues. Par exemple, celles qui sont consacrées aux rapports entre l'école historique allemande de l'économie, d'une part, Carl Menger et l'école autrichienne de l'autre. On lira avec profit la bonne analyse des tensions entre Eduard Meyer et Karl Bücher, déclenchées par la réaction violente de Meyer à la parution de *Die Entstehung der Volkswirtschaft* (1893) de Bücher. Cependant, en ce qui concerne la position de Weber par rapport à ce conflit, Nafissi en reste aux lectures habituelles. Il aurait fallu étudier la correspondance de Weber, et surtout *Économie et société*, pour comprendre en quoi résidait l'importance de Bücher pour Weber ⁴. Dans le chapitre introductif aux *Agrarverhältnisse im Altertum* (1909), intitulé « Zur ökonomischen Theorie der antiken Staatenwelt », Weber avait pris la défense de Bücher, expliquant que les *Wirtschaftsstufen* devaient être comprises comme des *Idealtypen*, ce que Bücher lui-même n'avait pas compris – comme le montrera sa contribution au premier volume du *Grundriss der Sozialökonomie* en 1914. Affirmer donc, comme le fait Nafissi – et il en fait même sa thèse principale – que, pour Weber, l'Antiquité se situe au niveau du stade économique de l'*oikos* et compter Weber, malgré quelques ouvertures envers les « modernistes », dans le bataillon des primitivistes est tout simplement un malentendu.

Cette position de départ erronée fausse dès lors toute l'argumentation du livre. Contrairement à ce qu'affirme l'auteur dans le chapitre 4, l'objectif central de Weber n'était pas « to settle the oikos controversy ». Cette controverse n'avait qu'une importance tout à fait secondaire par rapport à la problématique de recherche de Weber dans ses *Agrarverhältnisse*, à savoir comprendre le système du capitalisme antique et ses différences par rapport au système écono-

² Le dossier publié par trois éminents sociologues dans *Contemporary Sociology*, organe de l'*American Sociological Association*, 36/5, septembre 2007, en est une bonne illustration.

³ Certains titres allemands sont cités dans la bibliographie, notamment les textes fondateurs des années 1900, mais il ne s'agit que de citations. Aucun titre français ou italien n'y apparaît.

⁴ Cf. P. SPAHN, « Max Weber et la typologie des modes d'activités industrielles de Karl Bücher », in H. BRUHNS & J. ANDREAU (éd.), *Sociologie économique et économie de l'Antiquité : à propos de Max Weber* (Cahiers du Centre de recherches historiques, 34, octobre 2004), p. 115-132.

mique du capitalisme moderne. La tentative de Nafissi de « rendre sa vraie place » à ce grand texte de Weber se solde ainsi par un échec prévisible, et la discussion de l'auteur sur Athènes et Mycènes retombe dans un évolutionnisme dépassé.

Les longues pages sur la méthodologie de Weber n'apportent rien de nouveau ; pour l'essentiel, il s'agit là d'un débat, interne au Royaume-Uni, avec Sam Whimster. Et quant à la méthode idéaltypique, l'auteur témoigne des mêmes difficultés de compréhension que Finley lui-même. La fameuse construction idéaltypique de la cité antique, opposée à la ville médiévale (dans *Die Stadt*⁵), est curieusement absente du livre de Nafissi, à part une allusion absolument incompréhensible à l'« idealized picture of the ancient polis » de Weber (p. 287)⁶. On en reste ainsi au stade d'une lecture idéologique et d'une mécompréhension regrettable de la méthodologie de Weber. Quand Nafissi écrit « I hope to have shown that AG [= *Agrarverhältnisse im Altertum*] simply represents Weber's first and perhaps most coherent attempt to realize the project that emerges from his methodological writings of 1903-06 » et qu'un des objectifs de Weber était « to strike a middle course between the modernist historians and primitivist political economists » (p. 119), il ne reproduit malheureusement que des lectures anciennes, superficielles, qui ignorent le véritable objectif de Weber, lié à la fois aux travaux de Werner Sombart et à sa propre étude du capitalisme moderne : l'analyse d'un système économique pré-moderne.

La partie du livre consacrée à Polanyi est plus solide, et elle présente l'avantage de s'appuyer en partie sur des documents d'archives non publiés. Nafissi s'intéresse aux liens entre Polanyi et Finley, ainsi que, par la suite, aux revirements de Finley par rapport à Polanyi. La présentation du parcours intellectuel et politique de Finley est riche en détails et nourrie d'une bonne connaissance de son œuvre. Les chapitres consacrés à l'historien de Cambridge débouchent sur le constat de l'incohérence du Finley des dernières années : « The uneasy cohabitation of economic primitivism and political modernism » (p. 277). Un constat analogue avait été fait à propos de « l'obsession de Weber pour la question de la rationalité bureaucratique comme caractéristique du monde moderne », obsession qui aurait limité « his interest in and use of classical antiquity as an attainable and hence politically useless model, except for the purpose of reinforcing the dark side of his Janus-faced view of bureaucracy. » (p. 122). C'est joliment dit, mais cela n'a rien à voir avec l'intérêt de Max Weber pour l'Antiquité.

Selon Nafissi, c'est grâce à ses compétences d'antiquisant professionnel que Moses Finley a pu dépasser à la fois Weber et Polanyi (sans oublier Marx) dans la compréhension de l'économie et de la démocratie grecques. Comment Nafissi compte-t-il aller maintenant plus loin que Finley ? Il développe son argumentation autour du concept de « disembedded economy » : Athènes est à la fois le lieu de naissance de la modernité politique et de la modernité économique ; à l'invention du politique correspond l'invention de l'économie (p. 269). L'économie grecque n'était pas, comme on l'a répété après Polanyi, une économie encastree mais tout au contraire une « disembedded economy », et les Grecs étaient « better *laissez-fairists* than the moderns have ever been » (p. 186). Le « désencastrement » économique suivait un double mouve-

⁵ M. WEBER, *Gesamtausgabe*. Bd. 22. *Wirtschaft und Gesellschaft : die Wirtschaft und die gesellschaftlichen Ordnungen und Mächte*. Nachlaß. Teilbd. 5. *Die Stadt*, éd. W. NIPPEL, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) (= MWG I, 22-5).

⁶ Cf. aussi p. 98 l'étonnante affirmation d'un *unitary ideal type of antiquity* chez Weber.

ment : par rapport au politique, d'une part, et, d'autre part, à l'intérieur de l'économie, par la rationalisation et la différenciation croissantes des activités (p. 261). Nafissi propose de repenser le rapport entre esclaves et citoyens, riches et pauvres, luttes des classes et conflits, de refuser, à propos des esclaves, l'alternative entre classes et groupes de statut et de comprendre que l'État athénien avait un « quasi social-démocratique character » (p. 260).

Mettre en question l'idée de l'encastrement et affirmer le contraire pourrait être une démarche utile, s'il s'agissait d'une provocation contrôlée et si l'auteur ne se laissait pas trop facilement emporter par la tentation de raisonner par analogies, et de nous proposer ainsi tout simplement une lecture libérale et social-démocrate de la société et de l'économie athéniennes. Repenser le rapport entre le politique et l'économique ? Oui, certes. Mais le concept d'économie désencastrée, appliqué à Athènes, est-il vraiment moins nébuleux et plus opérationnel que celui d'économie encastree ? En fin de compte, ne faudrait-il pas combiner autrement la relecture de nos classiques avec les recherches récentes (archéologiques, historiques et anthropologiques) sur le marché, et plus généralement sur l'économie en Grèce ancienne, comme dans d'autres sociétés pré-modernes ?

Hinnerk BRUHNS

Centre de recherches historiques (CNRS/EHESS)

54, Bd Raspail

75006 Paris

bruhns@msh-paris.fr